



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 38 | 30.09.2018

La France psychiatrique
A-t-on le droit de mentir?
Quand les milliardaires
regrettent l'URSS
Lopreno, photosophe

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La France psychiatrique

POUR AVOIR TWEETÉ, AVEC SON COMPÈRE GILBERT COLLARD, LES IMAGES D'ATROCITÉS COMMISES PAR DAESH, MARINE LE PEN A ÉTÉ ASTREINTE À UNE EXPERTISE PSYCHIATRIQUE, EXPERTISE QU'ELLE A REFUSÉE. CE N'EST PAS TOUS LES JOURS QUE LE SORT DES RESPONSABLES D'UN GRAND PARTI POLITIQUE EST CONFIE AU VERDICT DU CORPS MÉDICAL.

N'ont exprimé leur préoccupation face à cette «psychiatisation de la vie politique» — à d'honorables exceptions près — que des figures susceptibles d'alliance avec Mme Le Pen et son courant d'idées. On n'a guère enregistré d'indignation en-deçà du cordon sanitaire tracé autour du Rassemblement national, ex-FN. Or quiconque possède une voix dans un système démocratique, et qui tient à la sauvegarde de celui-ci, aurait dû dénoncer cette dérive totalitaire. Mais en France, les fossés politiques sont si profonds qu'ils suspendent le bon sens, le jugement moral et même l'instinct de conservation.

S'il y a une bonne raison de convoquer les médecins de l'âme, c'est bien pour se pencher sur ce délire idéologique du système et non sur le cas particulier de Mme Le Pen et M. Collard.

Un bref examen du fond du problème suffit à justifier cette inversion de la charge. On invoque pour cette censure l'article 706-47 du Code

de procédure pénale, traitant des «infractions de nature sexuelle et de la protection des mineurs victimes». L'impétueux avocat (lui-même notoirement d'extrême gauche) Régis de Castelnaud, dans son blog *Vu du Droit*, démontre avec précision l'hypocrisie de cette mesure du point de vue, justement, du droit. Mais le simple bon sens n'est pas moins bafoué.

Aurait-on idée de poursuivre les fabricants de cigarettes parce qu'ils impriment sur leurs emballages des images atroces des ravages du tabac — comme la *loi française les y oblige*, à des fins de prévention visant en premier lieu les mineurs? Connaissant un peu ce dont les *teenagers* se délectent sur leurs smartphones, je ne serais pas étonné de les voir encore plus choqués par une photo de poumons carbonisés que par l'égorgeage d'un chrétien au Moyen-Orient. Or les tweets de Le Pen et Collard n'avaient manifestement pas d'autre motivation qu'une mise en garde du même genre — même si

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

leur *fin ultime*, probablement, était le racolage politique (de même que la *fin ultime* des cigarettiers n'est certainement pas de décourager pour de bon les fumeurs d'acheter leur camelote). Or si le racolage politique relevait du dérangement psychique, qui resterait-il pour nous gouverner?

Au départ de l'affaire, en 2015, l'on pouvait songer à Kafka. Mais à l'arrivée — automne 2018 — c'est plutôt Molière qui nous vient à l'esprit. Molière et son *Tartuffe* évidemment, sa pièce la plus féroce contre le système d'intimidation morale de son temps. Le fameux «cachez-moi ce sein que je ne saurais voir» proféré par l'obsédé sexuel Tartuffe est devenu «cachez-moi ces sévices que nous ne saurions voir» dans la bouche des complices.

COMPLICES DE DAECH? VOUS DÉLIREZ!

Car cet appareil d'Etat qui (avec d'évidentes arrière-pensées politiques) envoie les deux têtes du RN chez le guigne-cerveille, nous voyons aujourd'hui que c'est le même appareil qui tolère voire soutient activement l'Etat islamique et ses relais, que ce soit sur son propre territoire ou sur les champs de bataille du Moyen-Orient. Certes, les tartuffes diront que de financer Daech, comme l'a fait le cimentier Lafarge avec l'aval de son gouvernement, ce n'est pas soutenir Daech. Que d'entraver

avec ses opérations médiatico-diplomatiques, ses navires de guerre électronique et ses campagnes de bombardement — déclenchées par des provocations à tout le moins suspectes — la besogne de ceux qui combattent Daech, ce n'est pas soutenir Daech. Que de laisser traîner ses véhicules blindés en territoire Daech — ou les prêter à ceux qui protègent activement ce territoire —, ce n'est encore pas soutenir

Daech. Que de vendre sans état d'âme des équipements et des armes au principal souteneur de Daech — l'Arabie Saoudite — et contribuer ainsi (entre autres) au génocide révoltant du Yémen, ce n'est toujours pas soutenir Daech. Que de rapatrier les djihadistes

«français» rescapés de Syrie sans leur faire le moindre grief — les pauvres petits, ils ont tant souffert! — c'est encore moins soutenir Daech. Quant à tolérer les fichés S jusque dans les structures de l'Etat, malgré les attaques au couteau devenues quasi quotidiennes — n'en parlons même pas: aucun rapport!

Qui a besoin du psychiatre? pourrait-on se demander. Et encore, s'il ne s'agissait que de machiavélique raison d'Etat, comme chez les Israéliens, que leur soutien circonstantiel aux djihadistes n'empêchera pas de les liquider comme des chiens une fois qu'on n'aura plus besoin d'eux.



Mais non! Il y a dans la classe bien-pensante française non pas une adhésion active (ce serait encore respectable quoique criminel!), mais une narcose tout à fait singulière à l'égard du mal démoniaque auquel on a affaire. Un *estrangement*: voilà le mot qui me vient. Nous sommes étrangers à nos propres actes et de ce fait ils glissent sur nous comme l'eau sur les plumes du canard. Nous n'aurons même pas à les effacer de notre mémoire puisqu'ils n'y sont jamais entrés, n'ayant pas été nommés pour ce qu'ils sont.

Avec la même logique tartuffesque, et sans exagérer davantage, on pourrait affirmer en sens contraire que d'afficher les atrocités de Daech sur Twitter, ce n'est pas combattre Daech, mais au contraire faire délibérément sa promotion. Oups! Je croyais faire de l'ironie, mais je découvre qu'on l'a bel et bien dit. Au premier degré. D'ailleurs, l'affaire des tweets n'a-t-elle pas été déclenchée par Jean-Jacques Bourdin comparant le FN à Daech?

LA STRATÉGIE DE LA DÉMENCE

Résumons donc, à la manière de Molière: Si Marine et Gilbert ont épinglé les sévices de Daech, ce n'était pas pour combattre Daech, mais au contraire pour choquer les mineurs et, en définitive, les rallier à Daech! Voilà qui est hautement condamnable! Les complices de Daech sont scandalisés!

L'arme secrète de la tartufferie, c'est qu'elle tue l'esprit par l'absurde. Elle permet des jeux de miroir à l'in-

fini, jusqu'à ce que le cerveau déchi-queté par les doubles contraintes éclate en petits morceaux.

Lorsque l'Armée rouge est entrée en Afghanistan à l'appel du gouvernement de Kaboul, il s'est trouvé un journaliste, un speaker de radio-Moscou, pour parler carrément d'*invasion*. Il était le seul dans le système à voir les choses de cet œil: il a donc été interné en psychiatrie. La psychiatrisation comme outil de la politique est en soi un diagnostic... mais pour le «patient» désigné.

Je me suis refait cette réflexion cet été en entendant la girouette Macron® ravalé sans complexe son propre consentement au maintien d'Assad en Syrie (et du même coup ne pas affirmer son soutien à Daech, mais à qui d'autre?). Mais ceci encore n'est qu'un discours, le discours sans crédit d'un hologramme-président qui vient d'impressionner l'amphithéâtre des Nations-Unies par la qualité de sa diction et la perfection de sa vacuité. Peut-on taxer d'incohérence un haut-parleur?

En revanche, quelques mois plus tôt, j'avais parlé avec une journaliste française qui suivait avec une compassion totale les jeunes «Françaises» parties faire le djihad — et les servantes sexuelles — en Syrie. Elle n'avait pas un mot de critique sur leur engagement sadomasochiste. Le seul mal qu'elle voyait dans la situation s'appelait le «régime syrien». Celui où les femmes mènent leur vie à peu près comme elles veulent. Le chemin de la soumission est pavé de schizophrénie.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Rien que la vérité, toute la vérité?

COMME AURAIT DIT NOTRE AMI VIALATTE: «LA VÉRITÉ REMONTE À LA NUIT DES TEMPS»! ELLE PREND SON SENS EN TOUT CAS AVEC L'APPARITION DES PREMIERS HISTORIENS, HÉRODOTE ET SURTOUT THUCYDIDE, AU VE SIÈCLE AV. J.-C.; ELLE SERA L'OBJET DE CONTROVERSES ET DE FÂCHERIES À DE NOMBREUSES REPRISES AU FIL DE L'HISTOIRE, ET ELLE EST PLUS QUE JAMAIS UN SUJET À L'ÈRE DE LA DIFFUSION DE L'«INFORMATION» TOUS AZIMUTS, INTERNET ET RÉSEAUX DITS «SOCIAUX» OBLIGENT. MAIS LA VÉRITÉ EST-ELLE UNE VALEUR EN SOI, OU N'A-T-ELLE DE VERTU QU'UTILITAIRE? EST-ELLE UN DEVOIR ABSOLU? PETITE VISITE DU CONCEPT DE VÉRITÉ À TRAVERS LE LIVRE DE BERNARD WILLIAMS, *VÉRITÉ ET VÉRACITÉ. ESSAI DE GÉNÉALOGIE*.

Considéré comme l'un des plus grands spécialistes de philosophie morale[1] de son temps, Sir Bernard Williams est un philosophe anglais né en 1929 dans l'Essex et mort à Rome en 2003. Professeur de philosophie à l'Université de Cambridge, puis prévôt du King's College de Cambridge, sa réflexion tourna autour de cette question fondamentale: que veut dire «Vivre bien»? Si ses premiers livres furent publiés au début des années 1970[2], il fallut attendre une vingtaine d'années pour qu'il commence à être traduit et publié en français.

C'est l'année précédant sa disparition que parut son ultime ouvrage, *Vérité et véracité*, que Gallimard (coll. «NRF essais») publia en français en 2006. Le sous-titre, *Essai de généalogie* n'est pas anodin. La référence à Nietzsche et à sa *Généalogie de la morale*[3] est évidente et voulue: l'obstination avec laquelle Nietzsche s'est attaché à un idéal de véracité est à l'origine de ce livre, et la méthode de généalogie adoptée

par Williams s'inspire directement de celle qu'a utilisée le philosophe allemand. Voici comment Williams définit cette approche: «*La généalogie est une narration qui tente d'expliquer un phénomène de civilisation en décrivant comment il est apparu ou comment il aurait pu apparaître ou comment on pourrait imaginer qu'il eût pu apparaître.*» Mais ce n'est pas qu'une méthode. Williams conteste les thèses de ceux qu'il appelle les «négateurs» — en particulier Rorty[4], chef de file de la «pensée pragmatique» contemporaine, pour qui, si la vérité a une valeur, elle n'est que d'ordre instrumental — qui veulent voir chez Nietzsche l'abandon de la valeur de vérité, alors que dans *L'Antéchrist* — l'un de ses derniers écrits — Nietzsche écrivait: «*Il a fallu s'arracher de haute lutte chaque pouce de vérité, il a fallu lui sacrifier presque tout ce à quoi tient notre cœur, notre amour, notre confiance en la vie. Il y faut de la grandeur d'âme: le service de la vérité est le service le plus exigeant. Être probe*



dans les choses de l'esprit, qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire être sévère pour ses inclinations, mépriser les "beaux sentiments", faire de chaque oui, de chaque non, un cas de conscience.»[5]

Williams ne prétend pas que la vérité ait une valeur en elle-même. C'est un raccourci pour signifier la valeur des différents états et activités associés à la vérité, dont les deux vertus cardinales sont l'exactitude (des méthodes et des discours) et la sincérité. Ce sont notamment ces deux vertus que Williams s'attache à approfondir, avec toutes les ramifications qu'elles impliquent (duperie, mauvaise foi, mensonge bien sûr, authenticité, rôle des assertions, des croyances, etc.).

Si la question de la vérité fut une des raisons de la «brouille» entre Diderot et Rousseau — les motifs potentiels de fâcheries entre eux

étant par ailleurs nombreux, au vu des différences frappantes aussi bien entre leurs personnalités qu'entre leurs philosophies —, la controverse la plus marquante est celle qui opposa Emmanuel Kant (1724-1804) et Benjamin Constant (1767-1830), à la fin du XVIIIe siècle, et qui aborde bien des questions qui sont d'ordre tout à fait actuel. On connaît la rigidité morale du philosophe allemand qui, dans *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), érigea la vérité en devoir absolu, y compris quand celle-ci peut

avoir des conséquences dramatiques. Benjamin Constant lui répondit en 1796, dans *Des réactions politiques*, que «*Tout le monde n'a pas le droit à la vérité*», que dire la vérité n'est un devoir qu'envers ceux qui y ont droit; que si le devoir de vérité était pris au sens strict du terme comme devoir absolu et inconditionné ne souffrant aucune exception, il rendrait toute société humaine impossible; qu'un devoir n'existe que là où existe un droit réciproque; que l'on ne doit la vérité qu'à celui qui la mérite, qui en est digne, qui nous respecte et ne nous nuit pas. Constant revendique le «*droit de mentir par humanité*», ce que contestera Kant l'année suivante, arguant que par définition un devoir moral est un impératif catégorique; qu'il n'y a pas de réciprocité systématique entre droit et devoir; que si la vérité est objet de devoir, elle est

due à et par tout homme. Kant refuse donc tout droit au mensonge, instaurant un devoir *absolu* de *véracité*, alors que Constant prône un devoir *relatif* de *vérité*. Les Éditions Mille et Une Nuits proposent un intéressant recueil des principaux arguments développés par l'un et l'autre dans *Le droit de mentir* (2003), que je recommande au lecteur à qui la lecture du livre de Williams pourrait — légitimement — paraître fastidieuse.

Pour Williams, l'intérêt pour la vérité ou, plus précisément pour la véracité — c'est-à-dire comme une qualité de celui qui dit la vérité et une qualité de ce qui est dit — a une dimension essentielle, aussi bien morale que politique, car la véracité présumée de ce que nous disent les autres est à la base de la confiance que nous leur accordons, et est par conséquent une condition première de toute société. À travers sa méthode, qui relève de la critique historico-conceptuelle, Williams entreprend de montrer que le concept de vérité demeure nécessaire et légitime pour toute culture. Sa recherche de la «vie bonne» lui fait s'opposer aussi bien à Kant — dont la morale sur les conditions de vie bonne, en particulier des individus, est d'une pauvreté absolue — qu'à la tradition utilitariste, dont la considération du bonheur du plus grand nombre a failli. Mais son livre a aussi une dimension éminemment

politique: si Platon n'hésitait à soutenir qu'il pouvait être souvent préférable de mentir pour le bien de tous, la démocratie poursuit quant à elle un idéal responsable de vérité et de transparence. Et ce sont sans aucun doute les agissements et mensonges de nombreux gouvernants d'ici et d'ailleurs qui violent à n'en plus pouvoir cet idéal de vérité et de transparence — rompant ainsi l'indispensable lien de confiance — qui sont, pour cette raison en particulier, les premiers responsables du déclin du modèle démocratique.

~~~~~  
NOTES

1. Il est difficile de rendre en français l'expression *moral philosopher*. Pour ce qui concerne Williams, il faut sans doute entendre la notion de «philosophie morale» au sens premier de l'éthique grecque de «recherche de la vie bonne.»
2. Notamment *Morality, An Introduction to Ethics* (Cambridge University Press, 1972), publié en 1994 aux Presses Universitaires de France (PUF) sous le titre *La fortune morale: Moralité et autres essais*.
3. Publié pour la première fois en 1887 (Gallimard, coll. «Folio essais», 2007).
4. Richard MacKay Rorty (1931-2007), philosophe américain. Voir en particulier *À quoi sert la vérité ?* (Grasset & Fasquelle, 2005), un livre où il confronte ses conceptions de la vérité à celles de Pascal Engel.
5. Friedrich Nietzsche (1844-1900), *L'Antéchrist* (1888, publié en 1894) suivi de *Ecce Homo* (rédigé la même année) (Gallimard, coll. «Folio essais», 2006).

ENFUMAGES par Eric Werner

## La soviétonostalgie des très riches

**L**ES GENS NE DISENT PAS TOUJOURS CE QU'ILS PENSENT, MAIS PARFOIS OUI, QUAND MÊME. EXEMPLE, LE MILLIARDAIRE SUÉDOIS FREDERIK PAULSEN, CITÉ PAR *LE TEMPS*. NE DÉCLARAIT-IL PAS RÉCEMMENT À LA RADIO SUISSE QU'IL «REGRETTAIT “LES CRITIQUES ÉMOTIONNELLES INJUSTIFIÉES” ENVERS L'ANCIENNE URSS»?

Les trois mots «*critiques émotionnelles injustifiées*» sont ici mis entre guillemets: ils n'ont donc pas été inventés. Paulsen est un riche industriel aujourd'hui installé en Suisse. *Le Temps* lui consacre un article intitulé: «*Ce (riche) ami qui vous veut du bien*». Qui vous? L'article le précise en évoquant les liens d'«amitié» qui se seraient créés entre l'industriel en question et divers membres de la nomenklatura locale. Vous, en fait, ce sont eux : les membres de la nomenklatura locale. Au passage cette phrase: «*La gauche radicale ne se prive pas de rappeler que Frederik Paulsen bénéficie d'accords fiscaux, tant pour lui que pour son entreprise*».

Mais ce n'est pas notre sujet. Notre sujet, c'est cette phrase: «*il regrettait “les critiques émotionnelles injustifiées” envers l'ancienne URSS*». Elle retient en effet l'attention. «*Critiques émotionnelles injustifiées*», est-il dit. *Le Temps* qui cite ces trois mots aurait pu s'arrêter un instant pour les commenter. Or il ne le fait pas. Il ne les condamne pas non plus. S'il les cite, c'est sans doute qu'il les trouve un peu étranges. Autrement il ne les citerait pas. Un peu étranges, mais sans plus. En fin de compte, pas si étranges que cela. Pittoresques, si

l'on veut. C'est une opinion parmi d'autres: chacun, n'est-ce pas, est libre de ses opinions. S'il s'était agi du nazisme, ce serait évidemment différent. Parler de «*critiques émotionnelles injustifiées*» exposerait, en ce cas-là, à des poursuites pénales. Mais, justement, il ne s'agit pas là du nazisme. Il ne s'agit que du communisme.

Sur le fond Paulsen a peut-être tort de dire ce qu'il dit, mais quelle importance? Qui s'intéresse aujourd'hui encore à l'ancienne URSS? La guerre froide appartient aujourd'hui au passé. C'est ce que pense, en fait, *le Temps*. Il est temps de tourner la page.

«Un (riche) ami qui vous veut du bien», dit *Le Temps*. Réflexion faite, ce titre a quand même ici son importance. Il renvoie à tout un arrière-plan sociologique, arrière-plan marqué par l'effacement progressif des anciennes frontières, aujourd'hui devenues obsolètes (comme toutes les autres), entre le public et le privé. Ou alors cette limite est devenue très floue: on ne sait plus très bien aujourd'hui par où elle passe. Coïncidence ou non, c'est aussi ce qui caractérisait l'ancienne URSS. Là aussi on avait quelque peine à savoir



par où exactement elle passait. Sauf que dans l'ancienne URSS c'est le public qui avait avalé le privé, alors qu'aujourd'hui en Occident (et en particulier en Suisse, qui, comme souvent, fonctionne ici comme laboratoire), c'est l'inverse: le privé qui a avalé le public. Le privé, c'est-à-dire le monde des affaires.

La démocratie s'en porte-t-elle beaucoup mieux? Il n'y a pas ici de goulag, disent les dirigeants. C'est vrai, ils ont raison. Il n'y a pas ici de goulag. Sauf qu'à l'ère du tout-numérique, le goulag n'est de loin plus une nécessité. On peut au contraire très bien s'en passer. Mieux vaut même s'en passer que le contraire. Les gens ont leur portable allumé 24 heures sur 24: on gagne ainsi en flexibilité.

Dès lors, quoi d'étonnant à ce que certains en viennent aujourd'hui à reprendre à leur compte le langage et les idées caractéristiques des anciens compagnons de route du stalinisme comme réalité? C'est le contraire, à vrai dire, qui surprendrait. Car rien ne vient de rien. Entre les «accords fiscaux» dont bénéficie M. Paulsen,

d'une part, et ses propres déclarations sur les «*critiques émotionnelles injustifiées*» envers l'ancienne URSS de l'autre, non seulement il n'y a pas incompatibilité, mais une très grande cohérence. On dit volontiers que la chute du mur de Berlin a marqué le triomphe de la liberté, en même temps que la fin de l'histoire. Va peut-être pour la fin de l'histoire. En revanche, je serais moins affirmatif pour le triomphe de la liberté. De quoi, en effet parle-t-on?

On pourrait dire à ce point: M. Paulsen, s'il vous plaît, avant de faire des déclarations à la radio, renseignez-vous un peu, juste un peu. Un minimum. Vous dites que vous n'aimez pas l'émotionnel. Lisez alors les historiens. Ils alignent des chiffres, ceux des morts, en particulier. Ce sont des chiffres, en eux-mêmes ils sont neutres. Les mêmes décrivent aussi ce qu'ils ont trouvé dans les archives. M. Paulsen, lisez-les. C'est vrai que leurs descriptions débouchent parfois dans des critiques. C'est très mal, on s'excuse pour eux. Pour autant, ce n'est

pas une raison de les ignorer, d'être dans le déni. Lisez-les donc, et après dites-nous en quoi leurs critiques vous paraissent injustifiées. Le cas échéant, faites-vous aider par des scribes. Eux savent très bien faire ces choses. Vous apprendrez ensuite deux ou trois phrases par cœur: lorsqu'on passe à la radio, on n'a pas besoin d'en apprendre davantage.

On pourrait dire cela, mais il me semble utile et même nécessaire d'aller au-delà. A l'époque de la guerre froide, il y avait d'un côté les communistes et leurs compagnons de route fascinés par Staline et son régime, de l'autre les atlantistes anti-communistes. Les premiers disaient un peu ce que dit aujourd'hui M. Paulsen, les autres en prenaient le contre-pied. J'en étais. Soyons clair, je ne regrette rien de ce que j'ai pu dire et écrire à l'époque. Sur l'essentiel j'avais raison. Je dénonçais le goulag, j'avais raison de le dénoncer. C'était peut-être émotionnel, mais je n'en éprouve aujourd'hui aucune honte. Sauf que c'était peut-être insuffisant. C'est ce que je pense aujourd'hui. Il aurait fallu aller plus loin dans l'analyse. Ne pas se limiter à ne parler que du goulag («l'empire du Mal», selon les termes de Ronald Reagan), mais anticiper ce qui allait se produire *après* le goulag. De cela aussi il fallait s'occuper!

Certains l'ont fait. Citons ici Alexandre Zinoviev. On dira que Zinoviev parle du communisme, mais en fait le monde que décrit Zino-

viev est déjà celui de *l'après-communisme*. Zinoviev éclaire, certes, le XXe siècle, mais davantage encore le XXIe. Un autre auteur qu'on pourrait citer est Alain de Benoist. Tout comme Zinoviev, Alain de Benoist a su ne pas se laisser enfermer dans les dichotomies de la guerre froide. L'un des premiers, dès les années 80 (et peut-être même avant déjà), il a dénoncé les impasses de l'économisme. En Angleterre, très certainement aussi John Le Carré. Nul mieux que Le Carré n'a su décrire l'univers de la guerre froide, mais parallèlement aussi cet autre univers qui était alors en gestation et a fini par se *substituer* à l'univers de la guerre froide: celui de la mondialisation marchande. Je cite ici ces trois auteurs mais évidemment on pourrait en citer d'autres [1].

Ce que je veux dire, c'est qu'il faut, certes, être attentif aux périls de l'heure, mais avoir un œil également sur ceux du lendemain. Les deux choses.

~~~~~  
NOTE

1. Puisqu'il est ici question de la Suisse, on pourrait aussi citer Jean Ziegler. C'est un idéologue, il n'échappe pas toujours à la pensée dichotomique. Il s'est également souvent trompé. Mais parfois aussi il fait montre d'une certaine lucidité. On pense en particulier à sa *Suisse au-dessus de tout soupçon*, parue dans les années 70. Livre, je pense, qui gagne à être lu à la lumière de ce qui se passe aujourd'hui.

Passager clandestin

Patrick Gilliéron Lopreno, photosophe

PHOTOGRAPHE D'AGENCE ET ARTISTE INDÉPENDANT, PATRICK GILLIÉRON LOPRENO EST UN CHERCHEUR DE BEAUTÉ DOUBLÉ D'UN MÉDITANT. SON NOUVEAU LIVRE, *ÉLOGE DE L'INVISIBLE* (ÉD. TILL SCHAAP) ACCOMPLIT L'EXPLOIT DE METTRE EN LUMIÈRE, JUSTEMENT, CES FILAMENTS QUI ENRICHISSENT LA RÉALITÉ SUR UN AUTRE PLAN ET QUE L'ÂME SEULE PERÇOIT. LE TEXTE QUI SUIT EST LA PRÉFACE DE SLOBODAN DESPOT À CE LIVRE EXIGEANT ET INSOLITE.

Pense avec la lumière!

Il y a quelque chose d'insensé à publier aujourd'hui un livre de photographies. Ou plutôt non: quelque chose d'héroïque. Un livre de photographies en soi est un geste de résistance.

A quoi?

A la massification d'abord. Aucun art n'a été plus noyé dans la masse, ces dernières décennies, que la photographie. La photographie, qui fut d'abord un artisanat hautement scientifique, est devenue un art, un témoignage et un langage avant de se noyer dans la publicité, puis dans l'épouvantable démocratisation du smartphone. A chaque minute, des millions de photographies sont prises dans le monde. Qu'aurait dit Nadar si on lui avait prophétisé qu'un jour, pas si lointain, tout le monde se promènerait avec une *camera oscura* performante

dans sa poche? Car désormais nous sommes tous armés. Nous photographions tout, n'importe comment. Les enfants, les foules, la rue, les intérieurs. Mais aussi les quittances de restaurant, les paysages effilés par la vitesse du train, l'affiche de tel

concert qu'on ne veut pas rater, l'emplacement de sa voiture dans un vaste parking. La photographie n'est, pour l'immense majorité des clics, qu'un trivial aide-mémoire.

Comme l'était le dessin, me dira-t-on, à l'époque de Vinci et de Rubens. Bien entendu. Mais la photographie a quelque chose de vampi-

rique qui, à chaque nouveau cliché, ôte à son sujet une infime parcelle d'âme. C'est pourquoi les peuples archaïques — qui «ont le sens des choses premières» — s'en protègent tant qu'ils peuvent. Diablerie! Mais diablerie répercutée à l'infini par



le progrès technologique. Sans le savoir, au jour le jour, par notre banal réflexe de prise de vue, nous «immortalisons» notre monde. Nous l'enfermons dans une vitrine électronique, à tout jamais. Où «tout jamais» désigne la durée de vie et la compatibilité en aval des supports électroniques de ces fantômes. Nous sommes-nous demandés combien coûte cet archivage du monde vivant en termes de téraoctets, c'est-à-dire de ferraille, de circuits truffés de substances toxiques et d'énergie électrique?

A la dématérialisation ensuite. Car c'est dans les méandres insaisissables du code binaire et de l'électronique que se loge désormais l'empreinte de la lumière sur un capteur-rétine. Nous pouvons photographier avec un simple téléphone ou un reflex sophistiqué, l'immense majorité de ces images ne se verront jamais imprimées dans la matière. Elles resteront d'insaisissables hallucinations, comme leur objet même: cet instant X dans le flux vibratoire du réel que nous avons essayé de figer. Elles seront pour toujours tributaires de tout le réseau énergétique et technologique que nous avons mis en place et qui déjà épuise la vie sur terre. Sans lui, sans ses logiciels et ses mégawatts, ces milliards d'images qui constituent la majorité de *tout ce qui a été capturé depuis l'invention de la photographie jusqu'à ce jour* s'évanouiront comme si elles n'avaient jamais existé.

Or voici: malgré l'infinie banalisation, malgré le tout-à-l'écran, des

photographes et des éditeurs ont encore l'audace et l'orgueil de mettre sur le papier des *œuvres* pour les distinguer et les protéger de cette *clicomanie* délirante. Ils isolent ces particules du mitraillage général, leur affectant un prix et faisant le pari de leur durée.

Je me suis remémoré tout l'historique de la photographie en contemplant les épreuves de Patrick Gilliéron Lopreno. J'ai pensé, encore davantage, à sa propre trajectoire. Jusqu'au moment présent, il était assez aisément lisible. Ses portfolios et ses livres ont une unité thématique et esthétique, d'ailleurs renforcée par le recours au noir-et-blanc. Vous ne pourriez pas intervertir une page de *Voyage en Suisse* avec une page de *Monastères*. La sémantique visuelle est cohérente, les associations d'idées viennent toutes seules. Tout aussi classique est la composition, étudiée, picturale. La plupart des livres de photo sont en réalité des *romans-photo*, obéissant à des contraintes de cohérence semblables à celles de la fiction en littérature. (Car, comme l'a noté Mark Twain, «la seule différence entre la réalité est la fiction, c'est que la fiction doit être crédible.»)

Mais voici qu'il m'adresse un jeu de photographies apparemment disparates, comme tirées d'un de ces cartons à chaussures où on les entassait autrefois, en vrac — y compris les flous et les hors-cadre. Et puis un titre qui est comme un fil rouge: *Éloge de l'invisible*. Notre communication s'est limitée à cela. Je ne l'ai

délibérément pas interrogé davantage. Le langage du photographe est dans son œil comme celui du footballeur est dans ses pieds. (D'où le désastre des conférences de presse sportives, où des artistes sublimes paraphrasent leur danse avec des mots d'une banalité affligeante.)

Éloge de l'invisible. Méditons. Je passe en revue les images, une par une. Paysage avec centrale nucléaire. Blés coupés au cordeau. Échangeur ferroviaire. Portrait. Signe routier sur fond de bois givrés. Portrait. Une première fois, je tombe en arrêt.

Un homme, tout petit, marche seul avec son sac de commissions dans une rue ensoleillée, ombres rasantes et immeuble aux lignes aseptisées. L'atmosphère rappelle les déserts urbains métaphysiques de Chirico, avec une couche d'inhumanité architecturale par-dessus. Pourquoi a-t-il pris ce cliché?

Feuilletons, dans l'ordre qui se présente. Vitrail dans la pénombre. Portrait: encore une ombre oblique, encore un cabas de courses, aux mains d'une dame âgée cette fois, sur un escalier roulant. Les indices se précisent. Enseigne de restaurant au néon. Cocktail sur un zinc. Champ de blés hérissés, soyeux, éclatants. Vaste ciel sur une campagne au crépuscule nimbée d'une légère brume, elle-même percée par deux phares. Ombres d'un arbre et d'un enfant sur un mur de béton lisse: encore la



projection d'un soleil rasant. Encore les angles droits de la *technosphère*. Eau verte, limpide, d'un lac contrastant avec les rochers de la berge. Hippodrome, quelques ombres de spectateurs au premier plan. Lamas devant un arbre (cerisier?) en fleurs. Fresque naïve de la Mob, figurant le soldat suisse, sa femme et son enfant. Champ de coquelicots, simple et frais comme une robe imprimée. Fougères dans une cour de monastère. Brassée de paille jaune sur un champ noir fumant. Arbres roses de givres devant un immeuble jaune passé. Un lac reflétant le ciel, ceint d'une végétation opulente... mais surveillé par un pylône à haute tension, raide et indifférent comme un mirador. Des arcades de monastère ou de casbah dans une blancheur de Méditerranée...

J'en passe et de plus mystérieuses, comme ce bouchon de radiateur en forme d'aigle ou ce mur couvert de graffitis jusqu'au dernier centimètre devant lequel un jeune en veste à motif camouflage semble tétanisé par l'objectif, comme un faon capté par les feux d'une voiture.

Je feuillette et je feuillette encore. Pourquoi ces vaches paissant dans un champ plus électrifé qu'un camp de concentration? (Et pourquoi avoir recyclé ce vieux négatif argentique empoussiéré?) L'unité rassurante du noir-et-blanc n'est plus là pour lier l'ensemble. Quant à l'unité de sujet,



n'en parlons même pas. La composition est toujours aussi rigoureuse, mais plus implicite, moins pensée.

Et c'est en énumérant cette suite de dissonances que, soudain, je comprends. C'est bête comme une lapalissade. L'invisible de Lopreno, c'est ce qui n'est pas visible. Mais qui est perçu quand même, comme un souffle, comme une réalité spirituelle. La narration de Lopreno, pour revenir au parallèle romanesque, est entièrement dans l'intertexte. Elle est pour ainsi dire chiffrée.

Et que me dit-elle, cette vibration, ce *bourdon* (non l'insecte mais la note continue qui sous-tend la mélodie, aussi bien baroque qu'indienne)? C'est évidemment personnel, peut-être influencé par quelques visions communes. La vibration de cet *Éloge* tient tout entière dans le contraste entre la nature inviolée et l'univers technologique. Le photographe documente l'envahissement de tout notre écosystème par les artefacts humains. Il témoigne de notre enfermement dans un labyrinthe de miroirs, froids, fonctionnels et hideux, nous renvoyant le plus inquiétant de nos visages: celui qui s'apprête (et s'en réjouit) à devenir

robot. A se faire machine au moment même où la machine, comme l'avait fantasmé Philip K. Dick, devient plus intelligente et peut-être tout aussi sensible que l'humain.

En contrepoint à cet alignement d'oxymores industrie-nature, les blés, les coquelicots et les visages humains nés et non fabriqués — non fabriquables, aussi. Comme pour nous laisser une lueur d'espoir, un souvenir d'altérité. Cette altérité radicale de ce que nous (avec notre génie, notre science, nos outils) n'avons pas pu contrefaire — et qui nous dépasse tellement. Et dont l'ultime ironie — illustrée par ces visages émouvants — est de nous avoir rendus uniques et incopiables, à la différence de toutes les inventions de notre transhumaine modernité.

L'œil de Patrick Gilliéron Lopreno est une révolte contre le monde moderne à lui tout seul. Il parvient à donner des formes et des couleurs aux réalités métaphysiques. Comment appelle-t-on un philosophe qui pense avec la lumière? Un photosophe?

SLOBODAN DESPOT

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Repli sur soi

«Repli sur soi», une expression sans appel pour désigner la figure clinique régressive du recroquevillement infantile, du retour pathologique au passé, par opposition à l'ouverture à l'autre, à l'avenir, c'est-à-dire au progrès.

Pourtant, en politique, l'apparenté le plus proche du «repli» c'est la «réplique», la réponse faite à la partie adverse (du même radical latin *plico* qui donne aussi expliquer, impliquer, appliquer, etc.). D'ailleurs, à l'origine, *replicare* se rappor-

taient notamment au fait de «rouvrir» des rouleaux de parchemin pour les compiler.

Prohiber l'avis contraire (la réplique) en le désignant comme repli psychotique, c'est passer du champ du débat démocratique à celui du diagnostic psychiatrique, c'est-à-dire de la libre confrontation des idées à la délégitimation par l'argument médical d'autorité. A ceux qui invoquent le «repli sur soi» répliquons-leur ce qu'est le droit de déployer ses idées en démocratie.

TURBULENCES

GB | Ce n'était pas la faute à Poutine

Anna, la pulpeuse poupée russe et son proxénète de mari avaient pourtant bien monté leur coup. Ils étaient descendus à Salisbury et avaient choisi une pizzeria à proximité du banc où les Skripal se sont sentis mal en mars dernier. Les secours n'ont pas tardé et les hommes à scaphandre ont été dépêchés sur les lieux, lorsque la pizza semble avoir mal passé. La suite ne s'est pas déroulée comme ils l'avaient prévu. Prenant exemple sur Teresa May, qui n'a pas attendu des preuves pour accuser Poutine d'être personnellement responsable de l'attaque au Novitchok, Anna déclare à la presse que Poutine a voulu la tuer, parce qu'elle a

renoncé à sa nationalité et s'est détournée de son pays. Le *Sun* ne s'est pas fait prier pour reprendre l'accusation et en faire sa une sur une pleine page. Mais dans les jours qui suivirent, d'autres médias britanniques – plus sérieux – se sont demandé s'il ne s'agissait pas d'une mise en scène. Un indice troublant qui leur a fait douter de la vraisemblance de ce nouveau coup des Russes est que le poison utilisé dans ce cas était de la mort aux rats.

Progrès: Il ne suffit plus de se sentir mal dans une pizzeria et de dire « c'est la faute à Poutine » pour que l'on vous croie.

JMB 26.09.2018

Sources: 1 | 2 | 3

Pain de méninges

DES TRÈS ENVIABLES BARBOUZES DE SA MAJESTÉ...

...je dirais qu'il n'y a pas une agence de renseignement dans tout le monde occidental qui ait joui d'un traitement plus favorable de la part de ses médias nationaux que les nôtres. Le terme de «collusion» est même bien en deçà de la vérité. Nos mécanismes de censure, volontaires ou imposés par une législation aussi fumeuse que draconienne, notre art consommé du copinage et la soumission collective de la population à une surveillance omniprésente d'une légalité douteuse font l'envie de toutes les barbouzes du monde, qu'il soit libre ou pas.

— John Le Carré, *Le tunnel aux pigeons, histoires de ma vie.*



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-le connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

<https://antipresse.net/dons/>

<https://antipresse.net/drone/abonnement>